

N DU FEU.

ce mes papiers
sous ma main
plus de clients loquaces
endemain.

soir paille
rejet
rejet brillant
que je brandisse
richeux.

à moroses grimoires
mille
les et dérisoires
lampilles.

à s'élancer
cité,
mon âme
plein de la chose
claire.

et pour songer à la hise
des carreaux,
de la froid fleur-de-lis
ancs cristaux.

est que je voulais
rituels,
l'air on enche
le à feuille
les vents.

à offrir une prière,
le moi tout droit,
vie et la lumière
te à la mort.

Providence
me pas ;
qui dispense
on lance
sous nos pas.

ne son regard dissipe
ons,
le centre et le principe
es.

sublime
le ciel
unanime
qu'importe
l'entier.

l'homme

ES ÉTAPES.

1880.

à être, pour nous, une
faire le dénombrement
essier le bilan de notre

de braves, écrasés par
ore, stipulaient la glo-
elle fut conservée à la
de son patrimoine.

ous bien rappeler, en ce
de toutes les richesses
issées, par nos aïeux, a
ne : trésors que, avant
évis et ses braves nous
sous la dictée de l'hé-
du pommeau de leurs
te de la main des rois.
ibro : exercice de notre
française, nos excel-
e grand que l'Europe,
e promise, aussi beau
r trois océans, arrosés
es martyrs et dont les
es par Jacques-Cartier,
e et Varanne de la
si sauvagisme !
héritage, il nous a été

us a conservé toutes
lité, tous les éléments
ition nous assurant
bertés religieuses et
ol fertile d'un vaste
copat vénérable, un
de patriotisme ; par
plus de cinquante

rejetons de nos grandes communautés religieuses,
plus de cent églises épiscopales filles de notre vieille
basilique Métropolitaine ; dans la politique, l'agri-
culture, les professions, la littérature, les arts, le com-
merce, l'industrie, un rang honorable, une position
qu'il ne tient qu'à nous de rendre parfaite par un
travail ardu et la pratique de toutes les vertus reli-
gieuses et sociales.

Or, que le 24 juin 1880 soit pour nous un nouveau
point de départ !

Et nous rappelant que les soixante mille Canadiens
de 1760, dénués de presque tous les avantages
matériels, mais se plaçant sous la garde de Dieu,
forts de leur foi et de leur immense vitalité, ont pro-
duit, en un siècle, cette puissante nationalité cana-
dienne-française dont nous allons célébrer les gloires
et admirer les fortes institutions, demandons-nous ce
que nous produirons, durant le siècle qui va suivre,
douze cent mille Canadiens-français, solidement
établis dans la riche vallée du St-Laurent, et dans
cent autres lieux, organisés en escadrons vigoureux sur
tous les points de l'Amérique du Nord.

Saurons-nous dépasser nos forces ? Une progres-
sion égale à celle accomplie durant le siècle écoulé,
nous donnerait vingt cinq millions dans cent ans.
Serons-nous, au moins, douze millions en 1880 ?

Eh ! pourquoi pas ? N'avons-nous pas, s'ouvrant à
notre activité, nos immenses domaines ? N'avons-
nous pas le ciel haut, l'intelligence vive, un sang
riche et puissant, des milliers de bras vigoureux ?

Notre pays est beau, riche, avantageux, puis-
que des milliers d'étrangers y accourent en cohortes
serrées, pour s'y établir de prospères demeures et
d'heureux foyers. Pourquoi donc ne pas tenir à
grand honneur de couvrir nos territoires incultes de
belles paroisses canadiennes ? Pourquoi ne pas nous
compresser de nous tailler largement, depuis les bords
du lac St Jean jusqu'aux sources de l'Ontario, et dans
toute la zone fertile de notre Nord-ouest, de
précieux héritages pour nos enfants ?

Préférons-nous aller encrier, de notre travail,
féconder de nos sueurs un sol étranger, plutôt que
de travailler courageusement dans le champ de la
famille ? Nouveaux enfants prodiges, au lieu de
manger chez nous notre propre pain et de nous
vêtir patriotiquement de nos tissus canadiens, ai-
mons-nous mieux aller, chez nos lointains voisins,
recevoir la livrée de la servitude et manger le pain
amer de l'exil ? Préférons-nous, pour nos enfants,
la terre étrangère à la patrie ?

— Non ! nous ne le ferons pas !

Le 24 juin 1880 va marquer, chez nous, l'ère d'un
nouveau mouvement patriotique. Comme nos ancê-
tres, nous allons marcher hardiment sur les pas de
nos missionnaires pionniers : Labelle, Lacombe,
Hebert, Larocque et cent autres, ces ouvriers géants de
l'œuvre nationale guideront notre marche. Et remon-
tant en esprit jusqu'à 1760, nous puiserons, dans
l'exemple de nos pères, la force nécessaire pour nous
assurer par la colonisation, la possession du sol, et
avec elle, la grandeur de notre nationalité.

Chambre du Sénat, 29 avril 1880.

J. A. Barnard

L'AGRICULTURE.

L'AGRICULTURE et la colonisation sont
actuellement dans un état de souffrance
tel que l'émigration, dans nos campagnes, prend
des proportions alarmantes.

Il est donc du devoir de tout bon patriote
de constater l'étendue du mal qui nous décline
et d'en chercher le remède.

Ce remède, nous l'avons indiqué, mais il est
radical. Il faut du savoir, du patriotisme, du
temps, et beaucoup de courage pour lui donner
toute son efficacité.

Ed. A. Barnard

NOTRE RÔLE À NOUS, CANADIENS-
FRANÇAIS.

Il y a ici quelque chose que l'on décore d'un
nom pompeux. Cette chose-là s'appelle la
politique. Rien de plus commun que le nom,
rien de plus rare que la chose. Entre les élé-
ments d'une même race on s'est divisé, on s'est
querellé, on s'est ruiné de biens et de réputation ;
on a eu l'effronterie d'appeler les gens
qui ont fait ce métier politiques, et leur métier
politique. Ce serait à en crever de rire, si per-
sonne ne payait les pots cassés. Il y a un océan
entre le système de crocs-en-jambe et de casse-
cou, et la vraie politique. Qu'est-ce qu'enfin
que la politique ? Le développement des res-
sources physiques et morales, intellectuelles et
matérielles d'un pays. On fait de la politique
lorsqu'on offre au talent, sous quelque forme
qu'il se présente et en quelque endroit qu'il naisse,
les moyens de se former, de se développer, de
grandir. On fait de la politique, lorsqu'on ouvre
par tous les moyens possibles le champ de
l'agriculture et de l'industrie, tout grand aux
habitants d'un pays. C'est en cela que réside
aussi la paix, la sécurité et la prospérité gé-
nérales. Les bras occupés à tenir la charrue ne la
laissent pas pour aller prendre l'épée ou la
torche révolutionnaire.

Je constate que nous entrons dans une
ère d'apaisement. Quel est notre rôle à nous
Canadiens-français ? encourager de nos efforts
cette ère nouvelle. Plus de divisions stériles
et puériles qui permettent à ceux qui font
profession de pêcher en eau trouble, de
tirer les marrons du feu, infectes parasites,
véritable plaie d'Égypte, d'arriver à leurs
fins ! Guérissons-nous de la bureaucratie, ou
de cet appétit national à la curée des emplois
publics ! Pénétrons-nous de l'esprit du travail
indépendant et noble ; surtout noble parce
qu'il oblige chacun à développer ses ressources
intellectuelles et à ne compter que sur ses
bras. La Providence a pourvu chacun d'un
talent, comme le plus petit insecte de la
création a aussi une arme pour se défendre.
Le champ de l'industrie est ouvert, mais aussi,
il y a pour nous Canadiens-français, un autre
champ ouvert à nos légitimes ambitions,
immense celui-là, et noble aussi. Celui qui, un
jour, s'est écrié : Emparons-nous du sol, celui-
là, dis-je, a eu le plus bel élan patriotique ; il
a compris toute l'importance vitale pour une
race de s'emparer du sol. Un de nous qui, la
cognée à la main, va ouvrir une terre nouvelle,
représente le noyau d'une nouvelle famille ;
cette famille devient celui d'un village.

Plus nous occuperons de points du vaste
territoire qui reste encore à coloniser de notre
beau Canada, plus nous acquerrons de force,
de puissance, de vitalité comme nationalité, de
poids et d'influence dans les conseils de la
nation.

Nos intérêts les mieux entendus comme
race, se trouvent dans ces paroles patriotiques :
Emparons-nous du sol ! Si la Saint-Jean-Bap-
tiste réussit à pénétrer tous les éléments de
notre race de l'importance majeure de cet avis,
ce sera son plus beau triomphe.

M. Stassen

AUX ACADIENS.

Bienvenue aux enfants de la vieille Acadie !

Déjà leur tige reverdie
Etend avec orgueil ses rameaux florissants,
Aux champs temoins muets de leur lutte olympique,
Ces fils d'une race héroïque
Fidèles au passé, vont toujours grandissant.

Notre mère est la France et vous êtes nos frères !

Jadis, lorsque les vents contraires
Déchiraient nos drapeaux trônés par le canon,
Vous avez comme nous sur mille champs de gloire
Écrit vaillamment votre histoire
Et pour la renommée inscrit plus d'un glorieux nom !

Vous aimez comme nous le feu de la bataille,

Le fracas étalé de la mitraille,
La clameur des clairons et le bruit du tambour,
Jaloux de labourer la terre meurtrière,
Au vieux canon du fort Duquesne
Répondait aussitôt le canon de Louisbourg !

Avec nous vous avez succombé sous le nombre,

Mais à travers la date sombre
Rayonnera toujours l'éclat de vos exploits,
Vous fûtes, en ces jours de lutte et de souffrance,
Les dignes enfants de la France
Et l'éternel honneur du noble anglo-saxon.

De la proscription vous fûtes les victimes !

Grands citoyens, soldats sublimes,
Pour cesser de vous craindre on vous a dispersés,
Vaincus et désarmés, mais toujours indomptables,
Vous étiez encore reboutables !
L'anglais tremblait devant les héros terrassés !

Pour éteindre à jamais votre race héroïque

Sur tous les points de l'Amérique
Les vaisseaux d'Albion vous jetèrent meurtris !
Mais, spectacle inouï ! l'on vous a vu recueillir,
Et, sous les yeux du nouveau maître,
D'un peuple dispersé rassembler les débris.

Car le pur sang français, vous l'avez dans vos veines !

Ce n'est pas pour des œuvres vaines
Qu'avec profusion jadis il a coulé !
Ce n'est pas pour qu'un jour, nobles fils de Bellone,
Comme les juifs à l'Égypte,
Se traînent malheureux tout un peuple exilé !

Aussi vous avez fui les îles meurtrières,

Les rives inhospitalières,
Tombeaux qu'on vous creusait dans ces pays lointains,
Pour revenir aux champs que cultivait vos pères
Et, fils courageux et prospères,
Poursuivre dans la paix vos superbes destins.

Entonnez avec nous dans la fête chérie

Les chants joyeux de la Patrie,
Mélons nos vieux drapeaux et donnons-nous la main.
Plus tard, si l'aut lutté, repétant notre histoire,
À ces jours rayonnants de gloire
Donnons avec orgueil un brillant lendemain !

Bienvenue aux enfants de la vieille Acadie !

Voyez ! leur tige reverdie
Relève avec effort ses rameaux florissants,
Sur les rives du golfe, aux bords de l'Atlantique
Ces fils d'une race héroïque,
Fidèles au passé, vont toujours grandissant !

M. J. A. Bisson

Arthabaska, 24 juin 1880.

CE sont les Evêques qui ont fait la France chré-
tienne et monarchique ; ce sont les Evêques
qui ont créé la nationalité canadienne en
Amérique.

J. Roy

CHAMBRE DES COMMUNES,
Ottawa, 30 avril 1880.

LA NOUVELLE-FRANCE !

Jadis par l'épée ; aujourd'hui par la charrue.

H. La Rivière